



Comédienne, scénariste, réalisatrice (notamment du film choral *Sous les jupes des filles* qui réunissait à l'écran Isabelle Adjani, Vanessa Paradis, Laetitia Casta...) et désormais auteure... A 41 ans, Audrey mène sa vie à 1 000 à l'heure.



BENJAMIN BECOM / STARFACE

AUDREY DANA

“J’AI ÉTÉ ÉLEVÉE SANS PROTECTION, MAIS PAS SANS AMOUR”

Révlée par Claude Lelouch (*Roman de gare*), l'actrice-réalisatrice a une telle capacité de résilience qu'en écrivant sur sa famille dysfonctionnelle, elle parvient à nous faire rire. Pourtant, la tragédie n'est jamais très loin.

F

Elle a intitulé son roman *Famille* (Ed. des Equateurs) mais, sur la jaquette, la lettre « m » se détache et laisse apparaître le mot « faille ». Il s'agit bien de cela. Une faille béante dans laquelle une enfant, une fratrie même, aurait pu se perdre. Avec en son centre une sorte de reine mère hippie, perchée, souvent *stoned*, qui a toujours mieux à faire que prendre ses enfants dans ses bras. Un père qui sait dire « je t'aime » mais mène une vie de séducteur ailleurs, loin de cette tribu qu'il laisse dériver. Et puis du monde dans tous les sens, qui entre et sort de la maison familiale. Et pas toujours bienveillant...

GALA : Pourquoi ce livre ?

AUDREY DANA : Pour transformer mes casseroles en ballons de toutes les couleurs. Et aussi parce que j'ai compris que ça pouvait faire du bien à d'autres. Quand j'ai découvert *Rien ne s'oppose à la nuit*, de Delphine de Vigan, j'ai été stupéfaite de voir à quel point, en lisant sur sa famille, c'était dans la mienne que je voyageais. Et j'ai eu envie de dire comme elle : « J'écris pour que ça s'arrête, je ne veux pas que mes enfants portent ça. »

GALA : Cette mère ne vous serre pas dans ses bras, ne vous regarde pas. « C'est une figure, un concept », dites-vous...

A. D. : J'ai été élevée sans protection, mais pas sans amour. Et puis, du côté du père, il y avait des torrents de « Je t'aime ». Je les ai entendus. Je pense que si la faille avait été abyssale, j'aurais commis un livre à charge. Ce qui n'est pas le cas. J'ai surtout écrit pour dire merci, pour exprimer ma reconnaissance. J'aime la vie que je me suis construite, avec mes enfants. Et ma mère est un personnage fascinant, romanesque...

GALA : Et une maman défaillante !

A. D. : Bien sûr, mais quand on est enfant, on prend pour acquis ce qu'on nous donne. Même un gamin battu va être O.K. avec ça, jusqu'au moment où il va comprendre que les autres ne le sont pas. Moi, j'ai souffert le jour où, à l'école, les autres m'ont violemment ➔

Dans cette immense baraque délabrée, au cœur de la Beauce, baptisée *Maryland*, où elle vivait avec sa mère, ses sœurs et frère et les dizaines d'enfants de la Ddass recueillis, la venue de son père était chaque fois une fête.

*"Je suis assez
SOLAIRE,
mais l'homme
de ma vie doit
faire avec
MES ZONES
D'OMBRE"*

renvoyé ma marginalité, ma différence. J'aspire à plus de cadre, c'est vrai, mais je ne savais pas que ce qu'on vivait n'était pas normal. Et le plus difficile a été cette peur omniprésente quand ma mère a décidé d'accueillir les enfants de la Ddass et de faire de notre maison un centre pour marginaux, où la violence régnait sans aucun garde-fou. Le côté positif, c'est que quand on a baigné dans un tel bordel, après, on n'a plus peur des autres. En définitive, ça devient un cadeau.

GALA : Quant à votre père, aimant, certes, mais absent, coureur, qui sème des enfants un peu partout, vous ne lui en voulez pas non plus ?

A. D. : C'était de l'immaturité pure. Et puis il avait d'autres grandes qualités. Il semait des graines...

GALA : Avez-vous su ou pu faire confiance aux hommes par la suite ?

A. D. : Je suis depuis sept ans – et mariée depuis trois – avec un homme d'une fiabilité totale. Nous n'habitons pas ensemble – par choix commun – et n'avons pas d'enfants. Mais cet homme, c'est un arbre. Il est là. Et je crois que c'est la raison pour laquelle je suis tombée folle amoureuse de lui. C'est la première fois de ma vie que quelqu'un est là « pour de vrai », comme diraient les enfants. Il est structuré, enraciné. Mais avant lui, mes rapports avec les hommes n'ont pas été simples. J'ai deux enfants de deux pères différents. En revanche, ces derniers sont présents pour leur fils.

GALA : Il y a une rencontre quand vous êtes toute gamine avec un certain Philippe, photographe... Un homme louche dans les pattes duquel votre mère ne cesse de vous pousser alors que vous la suppliez de ne pas vous laisser seule avec lui...



A. D. : (Silence.) C'est un des seuls prénoms que je n'ai pas changés dans mon livre. J'ai longtemps cherché à comprendre et je sais aujourd'hui qu'on fait tous avec ce qu'on peut. Ma mère ne pouvait pas m'entendre parce que les mots « sexualité » et « enfant », chez elle, ça buggait. Quand on a vécu des choses soi-même et qu'on a fait un *blackout* ou un déni, comment le voir chez l'autre après ? C'est pourquoi je ne lui en veux pas. Je ressens parfois de la colère mais je ne lui en veux pas. Elle a fait comme elle a pu. Moi, j'avais parfois l'impression qu'elle jetait ses enfants dans

une arène aux lions en regardant comment ils allaient s'en sortir. Mais cette vision-là est réductrice. La réalité est bien plus complexe.

GALA : Ce Philippe vous emmène un jour chez lui, vous avez huit ans. Vous découvrez que son appartement est tapissé de photos de vous. Vous buvez un chocolat chaud et, plus tard, vous vous réveillez dans son lit...

A. D. : J'ai mis des années à rassembler les pièces du puzzle, mais je ne saurai jamais exactement ce qui s'est passé... La seule chose, c'est qu'à partir de là, je l'ai haï.

GRAND ENTRETIEN



De g. à dr. : le mariage de ses parents, en 1977. La fratrie à Maryland. Ses grands-parents paternels, aux côtés de sa grand-mère maternelle américaine. Ci-dessous : la nature, les animaux, Audrey puisait sa force en eux.



GALA : Par la suite, vous êtes tombée amoureuse sans qu'il y ait semble-t-il de crainte ou de « trauma ». D'où vous viennent cette force, cette résilience ?

A. D. : Je ne sais pas, je dirais... de mon grand-père paternel, qui a été le seul survivant d'un régiment de soixante soldats. Je pense qu'il m'a légué ça : la force de vie. Après, je ne suis pas quelqu'un de simple. Je n'aimerais pas être mon mec (elle rit). J'ai beaucoup d'amour à donner, je suis assez solaire, mais l'homme de ma vie, lui, doit faire avec mes zones d'ombre.

GALA : A quatorze ans, vous prenez votre premier acide, avec la bénédiction de votre mère. Seule votre sœur aînée, que vous appelez « sœur lumière », essaie de s'interposer...

A. D. : Il y avait beaucoup de drogues à la maison, c'est vrai, mais si j'ai goûté à tout pendant ces années, je me suis justement contentée de goûter. Mon corps a été mon point de repère. Il s'est toujours exprimé avec force et je l'ai toujours écouté. Et pour la drogue, il m'a clairement dit : « non » !

GALA : Comment se sont sortis vos sœurs et votre frère de ce capharnaüm ?

A. D. : Mon petit frère est devenu un génie de l'informatique, il est très structuré. Ma première sœur aînée, qui a souvent servi de paratonnerre pour nous tous, gagne très bien sa vie avec sa plume. Et la seconde, qui a passé son enfance à s'entendre dire qu'elle était moins bien que

les autres, a multiplié les diplômes et est aujourd'hui docteur en orthophonie, spécialisée en bilinguisme, très structurée elle aussi.

GALA : Et votre mère ?

A. D. : Elle a soixante-quatorze ans, elle vit seule dans une petite maison qu'on lui a achetée dans le sud de la France... Je lui envoie beaucoup d'amour, j'essaie d'être la plus bienveillante à son égard, mais contrairement à beaucoup de mes amies, je sais qu'en cas de besoin, moi, je n'ai pas de mère vers qui me tourner. Elle ne s'en rend pas compte. C'est étrange car à la fois je l'aime à la folie et j'ai écrit ce livre...

GALA : Vous en avez le droit, non ?

A. D. : En tout cas je l'ai pris. C'est un peu comme quand j'ai quitté la maison, j'ai eu le sentiment d'abandonner ma famille, sauf ma mère. Elle, je ne l'abandonnais pas. Je récupérais juste ma vie. C'est pareil avec ce roman.

PROPOS RECUEILLIS PAR
JEANNE BORDES

ROCK'N'ROLL ATTITUDE



En 2011, elle était la partenaire de Johnny Hallyday qui, à 68 ans, faisait ses débuts au théâtre dans *Le paradis sur terre*, de Tennessee Williams. Et se souvient des jours où Laura et David venaient voir leur père : « Ces soirs-là, il avait un trac fou et ce n'était pas des représentations comme les autres ! Johnny me parlait souvent d'eux, il les aimait à la folie et a eu hâte de me les présenter. »